

Les saints bretons et la mer

La communication que je me propose de présenter devant vous aujourd'hui sera écourtée plus que je ne l'avais prévu dans mon projet initial, pourtant déjà restreint à la période que je connais le mieux : le haut Moyen Age et spécialement les temps carolingiens. Il reste beaucoup à trouver sur les saints et la mer au bas Moyen Age, aux temps modernes et contemporains quand le folklore populaire vient enrichir de son savoureux renfort (1) la littérature hagiographique ! Mais une telle étude m'aurait entraîné trop loin de mon domaine de prédilection et aurait excédé mes compétences. Par ailleurs M. Bernard Merdrignac vient de faire paraître des pages excellentes qui épuisent le sujet sur plus d'un point (2) : je ne ferai donc que les reprendre brièvement, pour mémoire en quelque sorte ; de plus les circonstances ont fait que j'ai été amené à parler en juin dernier des « navigations bretonnes à l'époque carolingienne » devant le *Congrès de la Société des Historiens Médiévistes* réuni à Nantes : pour ce, j'ai aussi dû puiser dans le *corpus* des Vies de saints, amputant d'autant la matière originale entrant dans le champ de la présente communication. Aussi m'en tiendrai-je ici à un propos d'ambition modeste, sans prétendre faire le tour de la question, sous forme de quelques remarques ordonnées en trois grands ensembles, qui, si elles ne peuvent toutes se réclamer de la saveur de la découverte, auront peut-être quelque utilité pour le chercheur qui un jour reprendra ce projet dans un cadre plus approprié : le sujet me paraît en effet digne d'un tel effort que je regrette seulement de n'avoir pu mener à terme cette année.

La mer comme arrière-plan familial

La mer est présente dans toutes les *Vitae* rédigées ou remises au goût du jour au IX^e siècle ; mais cela ne suffit pas à l'imposer comme un

(1) BAZIN (Jehan), Vieilles navigations celtiques et légendes des auges de pierre des saints bretons, *Amphitrite*, n° 6, mai 1973, pp. 12-16.

(2) MERDRIGNAC (Bernard), *Recherches sur l'hagiographie armoricaine du VII^e au XV^e siècle*, 2 tomes, Saint-Malo, 1985 et 1986 ; La vie quotidienne dans les monastères bretons du haut Moyen Age à partir des *Vitae* carolingiennes, *Landévennec et le monachisme breton dans le haut Moyen Age*, Daoulas, 1986, pp. 19-43.

personnage de premier plan dans ces *Vitae*. Observons un instant la biographie de saint Guénolé : il voit le jour à Ploufragan, sur le rivage de la baie de Saint-Brieuc, de parents récemment arrivés de l'île de Bretagne, gagne par une tempête mémorable l'île Lavret où Budoc sera son maître sans égal, songe quelque temps à passer dans la patrie de saint Patrick puis décide de se fixer en Cornouaille, qu'il atteint au terme d'un long voyage terrestre à travers la Domnonée, d'abord sur l'îlot de Tibidy puis, devant l'inconfort du lieu, s'établit à Landévennec pour attendre dans ce remarquable site côtier l'heure espérée de sa naissance à Dieu. Ses disciples y demeureront après son trépas et ils y sont aujourd'hui revenus après une longue absence. Tout au long de la vie de Guénolé, la mer est bien présente, circonscrivant les demeures successives du saint, de son maître, de ses premiers disciples. Elle est là, mais sans plus, comme un cadre de vie nécessaire, naturel, imposé par la géographie même d'un pays aux côtes festonnées à l'infini, aux franges littorales plus riches et plus peuplées que l'intérieur par des populations d'immigrants récents ; pourtant Guénolé demeure réfractaire au miracle marin et à l'aventure nautique. Jeune, il visite souvent sa terre et ses gens de Domnonée ; devenu abbé de Landévennec, il parcourt à pied la Cornouaille et ne se soucie spécialement ni des zones côtières ni de leurs habitants. La mer est également présente et absente des Vies contemporaines des autres saints bretons, avec des nuances personnelles à chacun : saint Magloire est, par exemple, certainement le plus marin de tous, par goût et par nécessité dans son oratoire insulaire de Serck (dans l'actuel archipel anglo-normand) : tant sa Vie que ses Miracles en témoignent. Turiau l'est le moins : né dans le Porhoët, il semble qu'il n'ait jamais mis les pieds sur un bateau. Samson, Paul Aurélien, Tudual, Malo, Guénaël, Guénolé, tous ont parcouru les flots salés à un moment ou à un autre de leurs vocations, tous tombent d'accord pour fonder ou relever des établissements en bord de mer, Dol, Saint-Pol-de-Léon, Tréguier, Alet, Landévennec, Dol encore. Sur aucun d'eux cependant la mer n'exerce une attirance particulière, sauf saint Malo parti à la découverte des Îles Fortunées en compagnie de son maître Brendan. Elle est la seule voie de passage entre les deux Breagnes, elle s'avère utile comme source d'approvisionnement en denrées comestibles, elle fournit parfois le cadre ou la matière de quelques miracles secondaires, mais jamais elle ne parvient à s'imposer au premier plan dans la spiritualité ou même dans la vie terrestre du saint. Et ce schéma narratif empreint de discrétion et de familiarité risque fort de valoir aussi pour les traditions perdues ou tardivement retranscrites par des hagiographes médiévaux et modernes : au XI^e siècle Vitalis accorde encore à la mer une place modeste mais une présence certaine dans sa Vie de saint Gildas, par exemple.

Cette situation n'est en fait paradoxale qu'en apparence : outre les traditions propres au saint dont il entreprend d'ordonner la Vie, il faut bien réaliser que l'hagiographe a chaque jour la mer sous les yeux. Elle

risque fort de lui être devenue par trop familière au danger de ne plus lui apparaître formidable: quand on sait quelles réactions de peur-panique étreignent les terriens placés devant l'Océan au Moyen Age (3), on réalise mieux ce que la réaction des hagiographes bretons a de surprenant. Pour décrire une tempête, ils se contentent d'aller puiser des clichés chez Virgile (4)! A la description d'un spectacle extraordinaire, ils préfèrent la ressassation de formules littéraires toutes faites, nous privant ainsi de belles pages d'une possible écriture originale! Ne leur en faisons pas trop grief cependant: c'est que pour eux tous la mer est une compagne familière, ses colères des accès périodiques de mauvaise humeur devant lesquels ils paraissent blasés, par contraste leurs contemporains d'origine terrienne auraient été, eux, paralysés et durablement impressionnés. Tous les grands ateliers de production intellectuelle ont au IX^e siècle la mer en arrière-plan immédiat (Landévennec d'où proviennent les Vies des saints Guénolé, Guénaël et Paul Aurélien; Tréguier; Alet et ses Vies de saint Malo; Dol et celles des saints Samson et Turiau) ou à peine plus lointain (Redon est un port de mer sur la Vilaine, Saint-Magloire-de-Léhon borde la Rance navigable).

La mer apparaît donc à la fois en arrière-plan de la vie du saint et de celle de son hagiographe: c'est sans doute là l'un des traits saillants, rarement soulignés, de l'originalité armoricaine dans cette sphère de pieuse littérature. Encore convient-il de regarder de plus près comment les saints ont su exploiter cet élément de leur univers familier pour leurs besoins propres.

Les « Déserts marins »

a) Le moine celte est perpétuellement en quête de solitude. Malheureusement pour lui, dès que sa réputation d'ascète s'accroît et franchit les bornes de sa petite communauté de fidèles, il se trouve sans cesse assailli d'importuns. Cédant à leurs supplices conjointes avec les injonctions du roi, il doit bientôt consentir aussi à se laisser revêtir de responsabilités pastorales: Paul Aurélien et Malo ont ainsi été promus à l'épiscopat en dépit de leurs réticences et de leurs protestations d'indignité. Plus tard ces évêques contre leur gré cherchent à échapper à leur fardeau pour retrouver leur chère solitude et un ordre de vie monacal: on prétend que saint Paul a abdicé volontairement sa charge, prenant soin de désigner lui-même tour à tour trois successeurs à la tête de l'évêché qu'il laissait vacant.

(3) Des témoignages suggestifs et une bibliographie sont réunis par DELUMEAU (Jean), *La peur en occident*, Paris, 1978.

(4) KERLOUEGAN (François), Les citations d'auteurs latins dans les Vies de saints bretons carolingiennes, *Études Celtiques*, 1968-69.

Cette commune reluctance a soit entraîné soit justifié *a posteriori* la mise en place d'établissements jumeaux, l'un continental, l'autre insulaire. Les exemples en sont nombreux dans les plus anciennes Vies de saints bretons: saint Malo, comme évêque d'Alet, réside normalement dans sa cité mais garde l'habitude de se retirer sur l'île de Cézembre ou sur l'un des autres îlots rocheux proches que ses moines colonisent («l'on sait que des monastères et des cellules furent construits par son fidèle serviteur saint Malo tant dans cette cité que sur les îles ou les lieux voisins, où l'on voyait des groupes assez importants de moines occupés à servir Dieu»). La *Vita Pauli-Aureliani* par Uuormonoc (884) fournit de cette pratique le dossier le plus étoffé: l'hagiographe n'est d'ailleurs apparemment pas gêné par le fait qu'il se fait l'écho deux fois de la même démarche, ce qui laisse subodorer qu'il y a eu confusion en un de deux personnages différents (5)... Foulant le sol armoricain d'abord à Ouessant, Paul traverse le bras de mer qui le sépare de la terre ferme pour y fonder un nouvel oratoire, Lampaul; ensuite seulement il gagnera le siège, alors ruiné, de sa future cité et disposera d'une retraite plus appropriée à ses goûts dans l'île de Batz. Sa vie durant, il fait la navette entre ces deux derniers sites avant de se retirer, loin du monde et des hommes, à Batz, sa résidence préférée. L'évêque promu malgré lui est resté moine au fond de son cœur; ce déchirement intérieur se traduit de façon concrète par l'adoption de deux habitats départagés par la mer: ici il est évêque, là abbé. Et le conflit entre ces deux vocations a été assez profond pour que Uuormonoc marque qu'une dispute violente éclata à l'heure de sa mort entre les moines insulaires qui détenaient la dépouille terrestre de Paul et les clercs de sa cathédrale qui la réclamaient. Il fallut laisser au saint le soin de trancher en confirmant le choix qu'il avait pourtant édicté de reposer sur le continent en attendant le jour de la résurrection des corps: d'un commun accord les deux parties affrontées disposèrent la civière sur laquelle gisait son cadavre en équilibre à égale distance entre deux chars tirés par des bœufs. L'attelage des moines revint à vide, signifiant par là leur prévisible défaite car saint Paul avait ordonné sur son lit de mort que sa dépouille «soit conduite au monastère situé dans les terres, qu'on appelle maintenant son *Castel*, et qu'il y soit inhumé afin que tous ceux qui afflueraient pour visiter ses reliques, (au péril d'être) repoussés par les bras de mer si on le laissait dans l'île, ne subissent pas de préjudice». L'histoire de cette ordalie est belle mais impossible: contrairement à ce qu'affirme Uuormonoc ici et ailleurs, il n'a jamais existé de gué entre l'île et la grande terre... ce qui ajoute encore au mystère de sa description incohérente du site de Saint-Pol-de-Léon. Mais laissons cela pour ne retenir que ce qui me paraît l'essentiel: cette double résidence de l'abbé-évêque attestée par la vie et le culte du saint.

(5) CHEDEVILLE (André), *La Bretagne des saints et des rois*, Rennes, 1984, pp. 139-140.

Les autres exemples que j'ai pu relever sont moins suggestifs. Saint Malo, lassé par la mauvaise volonté et l'acrimonie de ses paroissiens, gagne l'Aquitaine: il choisit pour premier asile l'île d'Aix et songe ensuite seulement à s'enquérir du pontife de la région. Il apprend qu'il se nomme Léonce, est évêque de Saintes et réside, à la mode bretonne!, sur l'île d'Ayre où d'ailleurs il reçoit avec empressement le nouveau venu. Est-il utile de dire que tous ces détails, transplantés sur la côte saintongeaise, paraissent peu vraisemblables? L'important est que pour la troisième fois nous retrouvons le couple jumelaire siège cathédrale-monastère de retraite insulaire de l'évêque. Oserais-je enfin suggérer que la même structure binaire peut se laisser deviner dans la Vie de saint Turiau? Le successeur de Samson, sentant sa fin proche, gagne en effet l'île de saint Budogan (Budoc?), son confesseur, avec lequel il s'entretient longuement avant de s'en retourner vers les siens pour se préparer à une bonne mort par des veilles et des oraisons accrues. C'est sans doute forcer quelque peu le texte que d'y déceler ce couple de résidences puisque rien ne prouve que Turiau avait coutume de venir régulièrement se ressourcer auprès de son directeur de conscience et d'habiter avec lui sur son îlot.

On retiendra de tout cela que, dans un contexte celtique où la charge épiscopale paraît bien imposée par l'autorité séculière contre le désir exprès de celui qui la reçoit, l'évêque peut se ménager une aire de liberté spirituelle au large de son diocèse: ainsi, et sans abdiquer tout-à-fait une fonction qui lui pèse, peut-il plus facilement ne pas trahir ses vœux monastiques. Cette structure composite a pu aussi rendre plus facile l'imposition d'une organisation épiscopale régulière que désirait promouvoir l'autorité mérovingienne et que, pour lui complaire, les dynastes bretons se sont résolus à mettre en place.

b) De simples ermites ont longtemps hanté les îles bretonnes: M. Hervé Martin a rappelé (6) qu'à la fin du Moyen Age des établissements de Franciscains Observants ont souvent relevé d'anciens sites insulaires déjà reconnus par des ermites aux temps héroïques de l'évangélisation de la péninsule ou plus récemment (les Cisterciens de Bégard et les Prémontrés de Beauport hériteront de certains d'eux). Cette vogue de l'érémisme seul face à Dieu et aux flots infinis est commune à tous les Celtes: les navigateurs scandinaves les plus hardis découvrirent des moines irlandais établis aux Hébrides et même en Islande... Elle n'a malheureusement laissé guère de traces aussi bien écrites (du fait de l'extrême modestie de ces hommes) que matérielles: leurs sommaires cabanes de pierres sèches ont été emportées par le temps et les éléments ou

(6) MARTIN (Hervé), Les Franciscains bretons et les gens de mer. De Bretagne en Acadie (XV^e — début XVIII^e siècle), *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 87, 1980, n° 4, pp. 641-677, spécialement pp. 643-647.

bien réutilisées, plus prosaïquement, comme resserres par des goëmoniers, voire des contrebandiers... M. P.R. Giot suppose que les structures haut-médiévales qu'il a mises au jour sur l'île Guennoc ont été occupées par des moines, il n'en a pas la preuve formelle (7). Toujours sur les rivages du Léon, l'oratoire de saint Guévroc se dresse sur une ancienne île (*an enez vraz*) aujourd'hui insérée dans le cordon de Keremma. Un inventaire de toutes les « îles aux moines » de nos côtes serait édifiant.

Je ne ferai que deux remarques sur cet érémitisme insulaire. D'une part il paraît établi que l'ermite, sur terre comme dans son île, ne vit pas seul en fait : il a presque toujours avec lui un compagnon que la documentation permet parfois d'entrevoir, tels Malo et son serviteur Riwan. D'autre part il ne faut pas confondre l'érémitisme pur pratiqué sur des îlots désolés, souvent inhumains au sens propre du terme, et le cénobitisme marin : des communautés entières peuvent fort bien se fixer sur une île sans briser pour autant avec la régularité inhérente à leur forme de vie en groupe. Une île semble avoir été particulièrement affectée par ce processus de réclusion communautaire : Groix, pour laquelle abondent les références à des monastères et à des reliques saintes. Groix mériterait à elle seule une étude approfondie, rendue cependant aléatoire par la césure introduite dans son histoire (et jusque dans son peuplement ?) par la longue occupation viking qui fut son lot au X^e siècle (8).

c) Si nous en revenons maintenant à la Vie de saint Guénolé évoquée au commencement de cette communication, on se souviendra que le jeune garçon fut conduit par son père Fragan auprès de Budoc dans son île de Lavret pour qu'il s'y intègre à l'école de ce maître. L'idée que des moines pédagogues aient pu songer à édifier un établissement d'enseignement dans un lieu si austère et surtout si difficile d'accès pourra surprendre ; et pourtant c'est un fait patent que plusieurs écoles semblables se dressaient ainsi au milieu des flots. M. Bernard Merdrignac en a établi la liste et s'est efforcé de ressusciter l'atmosphère, à la fois studieuse et attentive aux besoins de l'enfant, qui y régnait (9).

On les découvre aussi bien dans les îles britanniques qu'en Bretagne continentale : le plus célèbre maître est sans conteste l'armoricain Iltut qui, retourné au pays de ses pères, accueille dans son monastère de Llantwit Major Samson, Paul Aurélien, David « qui était surnommé l'Aquatique »

(7) GIOT (Pierre-Roland), « Insula quae Laurea appellatur » : fouilles archéologiques sur l'île Lavret, *Landévennec et le monachisme*, op. cit., pp. 219-237.

(8) CASSARD (Jean-Christophe), *Vikings en Bretagne*, Morlaix, 1986, pp. 49-51, et bibliographie *in fine*.

(9) MERDRIGNAC (Bernard), La vie quotidienne, article cité, pp. 22-24 et *Recherches*, op. cit., tome I, pp. 73-114.

et Gildas. Uuormonoc situe pourtant son école dans l'*Insula Pironis* (Caldey Island) qu'une tradition différente — celle de la Vie de saint Samson — mentionne seulement comme étant le premier monastère dont Samson fut abbé; cette contradiction est d'autant plus étonnante que quelques lignes plus loin Uuormonoc mentionne correctement Llantwit Major. Les écoles d'Armorique sont, quant à elles, localisées sur la côte nord, dans la partie orientale de la Domnonée: le prêtre Festivus précède «avec une école nombreuse» saint Malo à Cézambre selon le seul Bili; non loin de là, Magloire tient école ouverte à Serck; nous retrouvons Lavret et son «maître angélique du nom de Budoc, surnommé le Rude, doué d'une science, d'une justice et d'une équité éminentes, que tous considéraient alors comme un fondement de la loi et une colonne très solide de l'Église». Le site de Lavret, établi à proximité d'un petit établissement gallo-romain, déjà fouillé au siècle dernier par Arthur de La Borderie, a été magistralement dégagé par M. P. R. Giot. Budoc est lui-même censé avoir été formé dans ce même archipel de Bréhat par Maudez «avec un soin vigilant et sans aucun dégoût, comme (doit le faire) un bon maître», sur l'île de Gueldenez qui porte toujours une tour ronde de style irlandais, dite localement Fom Maudez (10).

Ces écoles exposées au vent et à la mer, dont le souvenir est porté par la tradition littéraire, existent-elles encore au IX^e siècle? Rien ne le prouve. Seule peut-être la mémoire s'en maintient alors. Il est d'ailleurs révélateur que Vitalis montre saint Gildas venu «dans une île située en vue du pays de Rhuys» pour y mener une vie solitaire «être importuné par ses voisins» qui se mirent «à confier leurs fils à son magistère et à son enseignement pour qu'il les instruisse. C'est pourquoi, venant à un *castrum* situé sur le mont Rhuys en vue de la mer, il y construisit un monastère avec des bâtiments en dur». Si Vitalis s'appuyait réellement sur quelque tradition ancienne dans ce passage, il marque bien la sortie de l'usage de ces écoles de plein vent. Au XI^e siècle la mer est toujours présente, mais on la regarde désormais depuis la terre ferme. L'instituteur scolaire insulaire nous a laissé de charmantes scènes de genre, surtout dans la Vie de saint Magloire où des moinillons jouent gaiement sur le rivage, grim pant sur une épave de bateau et font des bêtises. Décidément la découverte des plaisirs de la plage ne date pas de notre siècle! Tous nous futurs saints y ont joué en toute liberté, entraînés qu'ils étaient, plus ou moins consentants, par les autres gamins de leur âge car les petits saints, eux au moins, étaient des enfants modèles, sages, studieux et obéissants...

La raison d'être d'une pareille localisation excentrée pour certaines écoles monastiques échappe: sans doute faut-il y voir le résultat du désir de

(10) FORNIER (Ann), *Annales de Bretagne et des Pays de l'ouest*.

solitude des maîtres les plus savants, de l'exemple des Laures (11) de la Thébaïde et de l'Égypte antiques ancrées, elles, dans un infini désert de sable, et d'une certaine volonté de ségrégation des élèves confiés aux moines pour être «nourris» par eux. Mais toutes ces raisons plausibles additionnées ne suffisent pas à rendre compte de ce projet pédagogique d'apparence curieuse. En tout cas il nous vaut de rencontrer souvent la mer dans les *Vitae* comme sujet ou objet de miracles.

La mer dans l'univers religieux des saints

a) L'oraison face à l'océan sans limites occupe une très faible place dans la documentation disponible: la Vie de saint Malo y fait référence, Bili écrivant qu'il «était à prier à l'extrémité de sa cité quand il vit trois navires peinant dans les flots marins, que la violence des lames avait presque fracassés sur le rivage». La Vie de saint Magloire précise aussi que ce saint avait pour habitude de passer des nuits entières en prière à proximité du littoral. Il est bien possible que d'autres religieux aient eu coutume d'invoquer le Seigneur ainsi tournés vers l'une des œuvres les plus démonstratrices de l'immensité de sa Création, mais les hagiographes n'y font pas clairement allusion.

b) La mer peut fournir à la «vertu» du saint matière à miracles. Je les rangerai en quatre familles.

Par l'intermédiaire de son serviteur, Dieu consent d'abord à assigner aux flots une limite nouvelle: le rivage ainsi défini libère des terres plantureuses que les moines peuvent mettre en culture et qui leur rapportent d'abondantes récoltes. A la demande de ses meilleurs élèves, Iltud obtient l'extension de son monastère aux dépens de la mer: ce miracle d'assignation d'un nouveau tracé littoral figure dans la Vie de saint Paul par Uuormonoc, il sera repris par l'auteur de la Vie de saint Gildas. S'y greffe toute une réflexion théologique sur la base de la Genèse (12). Uuormonoc fait réitérer à Paul cette dilatation de l'espace terrestre au bénéfice cette fois de sa propre sœur devenue moniale: il passe auprès d'elle ses dernières journées dans sa patrie et cède à ses prières instantes d'accroître les ressources de sa jeune communauté. Dans tous ces cas, le véritable fait miraculeux réside moins dans le recul des flots que dans sa conséquence, l'accroissement des terres fertiles à disposition de saints personnages: la mer n'est pas le support actif du miracle, elle en fournit le cadre et le prétexte seulement. Dans d'autres miracles topographiques la mer est encore plus réduite à un rôle passif: c'est le cas en particulier dans la Vie de saint Malo du tas de goémon sur lequel le saint, encore adolescent,

(11) Le nom même de l'île *Lavret* dérive selon toute vraisemblance de *laure*.

(12) MERDRIGNAC (Bernard), *Recherches*, op. cit., tome I, pp. 135-137 et annexe page 209.

s'endort à la marée montante; il ne sera pas réveillé par les flots puisque cet amas de matières végétales s'exhausse au fur et à mesure pour rester finalement figé à jamais sous la forme d'une île proche du littoral; et comme saint Malo avait demandé à ce qu'on lui communique son psautier car il désirait rester quelque temps à rendre grâce sur cette île nouvelle, Brendan le dispose sur un tapis d'algues qui porte le livre à l'imprudent dormeur et se stabilise ensuite, formant une autre petite île proche de la première. Faut-il attacher une importance au fait que tous ces miracles topographiques sont localisés en Grande-Bretagne, jamais en Armorique? La mer devient réceptacle actif de faits surnaturels quand elle se lève en tempête: nous venons d'apercevoir saint Malo priant au bord d'une mer démontée. Il saura l'apaiser assez pour sauver les marins en détresse et les ramener indemnes au port. En sens inverse l'invocation des moines de Redon fléchit le cœur de Dieu qui leur envoie une tempête épouvantable: les vents et les flots en furie s'engouffrent dans l'estuaire de la Vilaine où ils menacent de submerger une flotte de voiles normandes en route vers Saint-Sauveur. Les téméraires pirates scandinaves n'ont plus qu'à jurer solennellement de ne rien dérober dans ce lieu saint et ils auront la vie sauve, la colère de Dieu s'apaisant aussitôt pris leur engagement: cela se passait en 854. Les moines de Léhon qui viennent de dérober les reliques de saint Magloire, poursuivis par les rapides «carènes» des insulaires de Serck, sont sauvés par les vents contraires qui rejettent leurs assaillants sur leur île. Moins pathétique, mais assez similaire dans son esprit, l'intervention des vents contraires qui se lèvent précisément le jour où des marins mettent à la voile vers l'Armorique, refusant d'attendre plus longtemps saint Samson: malgré tous leurs efforts ils sont rejetés au port où le saint les retrouve. Le lendemain la navigation est heureuse. Dans la pensée de Clément de Landévennec la bourrasque essuyée par Fracan alors qu'en compagnie de son fils Guénolé il traçait sa route vers l'île Lavret montre seulement la toute puissance de Dieu: «rien ne manque à ceux qui le craignent. Une seule chose est donc nécessaire, que nous ayons en lui une totale confiance, et que nous demeurions toujours en son amour puisque lui-même le premier nous a aimés». D'ailleurs cette bourrasque n'est que le pendant du terrifiant orage par lequel le Seigneur venait de signifier à Fracan qu'il ne devait plus contrarier la vocation religieuse de son fils. Manifestement cependant les hagiographes bretons, en sus de leur propension à utiliser un vocabulaire stéréotypé pour peindre la mer des mauvais jours, préférèrent les traversées plus calmes...

Le navire fantôme ou plutôt le navire sans équipage humain n'est pas absent des *Vitae* du IX^e siècle. Une vague déferlante emporte un jour le vieux bateau tout pourri qui gisait au sec sur le haut d'une grève et dans lequel précisément des moinillons de Serck étaient à lire ou à jouer: percevant leurs appels apeurés, Dieu permet à saint Magloire de se manifester auprès d'eux. Il leur apparaît «comme s'il était là corporellement»,

les console, sèche leurs larmes, utilise son bâton en guise de gouvernail et les ramène au rivage sains et saufs. Saint Magloire ne tarde pas à bénéficier d'un second miracle nautique : un bateau marchand aborde Serck, sans voiles, sans apparaux, sans équipages. Cela semble si étrange que les insulaires se divisent en deux partis, les uns y voyant l'œuvre du Diable, les autres celle de Dieu. Pour régler le différend, on décide de convoier le mystérieux bateau au « roi » qui se convainc qu'il s'agit d'un don du Seigneur et ordonne de le remplir de victuailles et de dons divers pour les moines (et depuis, chaque année, ils envoient des marins expérimentés qui ramènent cette même cargaison). A l'aller comme au retour, les convoyeurs profitent d'une mer et de vents excellents et distinguent saint Magloire dirigeant leur marche de son bâton. Parfois c'est le Christ en personne qui tient la barre et indique le cap à suivre : il apparaît dans ce rôle de nocher dans la Vie de saint Malo. Pour traverser la Manche celui-ci n'a pas à se soucier de quérir un bateau puisqu'il en découvre un « prêt sur le rivage, avec tout son gréement, la voile hissée, bien que nul ne l'occupât en dehors de Dieu qui prépare tout pour ses serviteurs ». Quand ils ne peuvent se prévaloir pour leurs héros d'une si sublime direction, les hagiographes ne manquent pas de noter que Dieu les protège durant la traversée. Je rattacherai enfin à cette famille des miracles de navigation celui, posthume, qui vient départager les moines de Cornouaille et ceux de Rhuys quand décède le savant auteur de l'*Ormesta brittonique* (titre du *De Excidio Britanniae*). Gildas mourant ordonne à ses moines de déposer son corps sur un bateau sans équipage et d'abandonner en haute mer cet étrange convoi : ainsi Dieu pourra désigner le lieu de sa sépulture aux yeux de tous. Comme de bien entendu, Dieu et les courants côtiers finissent par rabattre vers Rhuys le navire mortuaire et les moines s'empressent de fournir à leur maître un lieu de dormition qui soit à la fois digne de lui et de la réputation de leur abbaye. Faut-il voir dans cet épisode narré par Vitalis au XI^e siècle le souvenir déformé des usages scandinaves, bien attestés à Groix (13)? C'est tout à fait possible.

Moïse conduisit les Hébreux hors de l'Égypte et leur fit traverser à pied sec la Mer Rouge : l'image de cet épisode de l'Exode est reprise par deux hagiographes bretons au moins. Dans sa Vie brève de saint Guénolé, le moine Clément de Landévennec y fait référence de façon explicite quand il décrit le passage de la petite communauté de frères depuis l'île de Tibidy, décidément trop inhospitalière, jusqu'au site plus riant de Landévennec : "Que chaque frère, dit Guénolé, tienne la main de celui qui le précède!". Dès qu'il eut parlé, les autres faisant ainsi selon leur rang, il frappa le bord de la mer du bout de son bâton. Quand il en eut touché le

(13) cf. note 7 et bibliographie (le tumulus de Cruguel renfermait la seule tombe navale scandinave à ce jour découverte en France).

bord, en chantant avec les onze l'hymne de Moïse après le passage de la Mer Rouge et sans la moindre crainte, ils traversèrent à pied sec par un chemin à sec». De son côté saint Turiau, retenu par ses devoirs d'enseignement à la foule des fidèles, ne se soucie pas de la marée montante qui emplit de ses eaux la Rance et s'apprête à rendre le gué impraticable : pour ne pas interrompre avant terme sa tâche, il ordonne seulement que l'un des clercs de sa suite aille ficher son bâton au milieu du lit du fleuve. Les flots n'osent pas déborder la limite qui leur a été ainsi assignée en avant du gué et toute la troupe franchit tranquillement le cours asséché de la ria. Ensuite les eaux retrouvent leur niveau normal et reprennent leur oscillation régulière. L'hagiographe dolois démarque lui aussi ce célèbre passage de la traversée de la Mer Rouge tiré de l'Exode. Je me risquerai enfin à exprimer un inutile regret : que Uuormonoc n'ait pas osé utiliser ce même passage lorsqu'il montre Paul gagnant l'île de Batz. Le saint passe le bras de mer grâce à un gué (?), et ce disant l'auteur de sa Vie manque là une belle occasion de le mettre en scène marchant dans la mer à pied sec comme Moïse à la tête des Hébreux... Mais n'en rajoutons pas aux confusions et aux incertitudes d'un texte déjà fort embrouillé ! Paul fait d'ailleurs en chemin plusieurs rencontres de malheureux et accomplit tout autant de miracles de guérison : cela suffisait sans doute à rendre mémorable son itinéraire !

Tous ces miracles en liaison avec la mer témoignent de façon et d'autre de la pugnance de la surnature sur tous les éléments constitutifs de l'univers familial du saint. L'eau, qu'elle soit eau douce (et l'on songe alors au jaillissement de sources) ou eau salée, est un des vecteurs habituels de sa « vertu » : dans un pays aussi maritime que la Bretagne, les miracles de bord de mer ou de grand large sont naturellement nombreux, même s'ils sont loin de dominer dans la littérature hagiographique tant par leur nombre, finalement réduit, que par leur importance, secondaire dans le récit, sauf peut-être pour certains situés dans la jeunesse du saint. Ce constat ne surprendra pas. Il traduit, sans très grand effort d'imagination de la part des hagiographes, le poids des réalités de l'environnement quotidien ; il ne hisse pas pour autant la mer à un rang de premier plan dans la vie des saints : elle n'est en dernière analyse qu'un support, actif ou passif selon les occasions.

c) Les divers hôtes habituels de la mer apparaissent dans les *Vitae* : mollusques et poissons peuplent cet immense garde-manger naturel dans lequel les moines puisent en fonction de leurs besoins. Je m'éloignerais de mon sujet en étudiant ici les différentes méthodes de pêche (14) : notons seulement que les archéologues ont retrouvé des monticules de coquilles

(14) CASSARD (Jean-Christophe), *Les Bretons de Nominoë*, à paraître.

(5 à 6 m³ de berniques accumulées dans une fosse-dépotoir à Lavret !) sur tous les sites côtiers qu'ils ont pu explorer. Les poissons, les fruits de mer en général sont bien partie intégrante de l'alimentation usuelle des saints et de leurs compagnons. Dans les Vies de Paul et de Magloire, il est aussi mentionné des poissons miraculeux, porteurs d'objets perdus : la cloche de saint Paul, à lui rapportée par un saumon (*esocen*) ; le poisson qui ramène le couteau égaré par un familier... Quand le comte Loiescon offre à Magloire le site de son futur ermitage insulaire, il ne lui abandonne que la moitié de Serck. Aussitôt poissons et oiseaux se réfugient dans le port du saint, indiquant par là que la donation est incomplète. Il ne reste d'autre alternative au comte que de s'exécuter et de terminer dignement son œuvre !

Des concurrents redoutables pour l'homme pullulent sur les côtes : les oiseaux de mer, avides de graines récemment semées ou de grains en train de mûrir. Pour lutter contre ce terrible fléau que représentent les volatiles prédateurs, on mobilise les moinillons, à charge pour eux de les effrayer par tous les moyens : Paul, David, Gildas et Samson sont ainsi chargés à tour de rôle, selon Uuormonoc, de surveiller les moissons de leur maître et font donc fonction de vivants épouvantails. Saint Paul parviendra même à interdire à jamais aux oiseaux la fréquentation d'une certaine bande du littoral.

Enfin si en apparence les abîmes de la mer ne recèlent pas de bêtes malfaisantes, l'océan sert par contre de dépotoir pour tous les nuisibles : les saints ont en effet coutume de précipiter dans les abysses les serpents qui incommodaient de leur présence certains lieux. Samson est le plus saurochtonne des saints bretons : il en supprime trois ; on retrouve au IX^e siècle des luttes similaires contre cette engeance mauvaise dans les Vies des évêques Paul (le dragon de l'île de Batz) et Malo. A chaque fois le même scénario s'applique : à Pental par exemple Samson « se hâta vers lui (le dragon) et le tirant à découvert, il le précipita dans la mer en lui ordonnant au nom du Christ de mourir et de ne plus nuire ». Quant à celui de l'île de Cézembre « en tremblant, (il) sortit vers la mer, en courbant la tête vers la terre, et sur son chemin le rivage fumait tout autour de lui, et après qu'il fut rentré dans la mer, il disparut pour toujours ». M. Bernard Merdrignac a pu écrire avec humour que la pollution des côtes bretonnes ne date pas de notre siècle ! (15). Cette fonction d'évacuation des êtres néfastes et de rétention de leurs cadavres traduit au moins une certaine répulsion devant cet univers mystérieux et agité : est-ce le seul hasard qui fait pénétrer Catmaël et ses trois fils, les voleurs de la Vie de saint Guénolé, à Landévenec sur une barque ?

(15) MERDRIGNAC (Bernard), *Recherches*, op. cit., tome II, pp. 60-65 et pp. 140-143. COUFFON (René) et DU CLEUZIQU (Jean-René), Le dragon dans l'art et l'hagiographie en Bretagne, *Bulletin de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1966, tome XCLU, pp. 2-47.

d) Cela ne rend que plus méritoires les entreprises de certains saints acharnés à pénétrer les au-delà maritimes et tentant de passer l'horizon vers l'ouest dans leurs voyages vers l'infini, ce que les Irlandais nomment l'*immran*. On sait que les Vies bretonnes de saint Malo renferment les versions les plus anciennes du plus célèbre des *immran*, celui de saint Brendan parti à la recherche des Iles Fortunées. Une précieuse étude du chanoine du Cleuziou (16) me dispensera ici de développer un thème de recherche qui demanderait à être replacé dans son contexte, d'ailleurs plus irlandais que breton. Notons seulement que ce type d'aventure nautique est sans doute le produit du profond mal d'être qui étreint l'église celtique à laquelle les martyrs font cruellement défaut : à la place d'inexistants témoins de la foi immolés lors des persécutions anti-chrétiennes, il lui faut chercher dans le « martyr vert » les héros qui lui manquent.

Voici donc rassemblée, Mesdames et Messieurs, une gerbe de faits et quelques interprétations. D'autres encore auraient pu facilement venir la grossir : je pense au rôle des îles comme soutiens et relais obligés sur les longues navigations transpéninsulaires. Pour conclure, je me contenterai cependant d'évoquer d'un mot une dernière fonction de la mer, trop réelle celle-ci, hélas ! : la mort porteuse de calamités, en l'occurrence de ces barques vikings auxquelles il a déjà été fait allusion à plusieurs reprises dans les pages précédentes. Si les saints ont abordé notre pays par la mer, leurs reliques ont dû le fuir à cause d'un péril nouveau surgi de la mer. Mais ceci est déjà une autre histoire que j'ai traitée ailleurs.

Jean-Christophe CASSARD.

(16) DU CLEZIOU (Jean-René), La navigation du moine saint Malo, *Bulletin de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1957, tome LXXXVI, pp. 45-60.